

L'Amitié de Platon

Charles Maurras

1933

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2009 —

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Ce texte a paru en préface aux traductions du Banquet et du Phédon de Platon par Léon Robin, en 1933, a paru à part dans la Revue universelle des 1^{er} et 15 février 1933, puis sous forme de plaquette, puis comme livre d'art en 1936, enfin dans le recueil Les Vergers sur la mer en 1937.

Si l'on s'en tient au cercle des intelligences initiées, la richesse et la gloire de l'œuvre de Platon la font presque souffrir de la multitude des admirations, des sollicitations et des commentaires. Si l'on va au delà et que l'on interroge ce vaste élément du public dont on peut dire qu'il n'est pas illettré, l'on est saisi de la fantaisie arbitraire ou de la disparate des conventions diverses associées aux titres du platonisme et de Platon.

Les uns y voient une doctrine de l'amour décharné. D'autres, la théorie ou même la pratique de l'amour dévoyé. Selon d'autres, il ne hante que des collines empyrées d'où s'épanche sur nous le plus irréel des éthers. On lui reconnaît une éloquence sublime, et l'on mentionne quelquefois un don de prescience, un génie de prophète, pour lequel l'épithète de divin est de droit.

Les esprits avertis enragent. Cela contribue à les rendre justement difficiles, exagérément pointilleux ; tout les met en alarme, et ils prennent ombrage des avis les plus innocents, Ne nous attardons pas à trop louer la fraîcheur unique de la poésie de Platon : ils nous accuseraient de reprendre le triste lieu commun qui lui décerne la palme du « rêve » afin de réserver au seul Aristote le dur laurier de la « pensée ». En sens inverse, prenons garde de parler amoureuxment du logicien et du dialecticien magnifique : nous deviendrions suspects de recruter et de racoler, pour le parti philosophique ou religieux qui cultive l'idéalisme, ici dogme intangible, là nuée et fumée.

On a donc quelque mal à parler du plus libre des êtres avec un peu de liberté.

I

N'ajoutons pas à tant de difficultés préalables en craignant d'avouer qu'il y ait un peu de sa faute. Cette belle figure est extrêmement complexe, quelques grands traits, brillants et très purs, qui la définissent.

Véritable Ionien, authentique homérique, reconnaissable au son puissant que ses enthousiasmes nous rendent, un peu marqué de signes d'influence orientale, asiatique, hébraïque même, cet eupatride et fils de roi¹ reste fidèle au type excellent de l'Hellène d'Europe. C'est un Grec d'Attique et d'Athènes.

Sa curiosité insatiable peut l'emporter, il peut succomber à la tentation de recréer le monde après l'avoir compris, les utopies du platonisme font encore briller leur caractère platonicien : ce contour, admirablement distinct, des idées ; leur arête fine et coupante ; la fière fermeté de l'énoncé de leurs rapports ; la rapidité de leur mouvement ; cette précision dans la flamme ; cette rigueur logique ; cette lucidité critique ; cette densité grave, nourrie d'emprunts chauds et directs faits à l'expérience ; cette force de vie, cette transparence idéale ; ce plaisir délicat et presque sensuel, fait de la mise au jour des évidences les plus abstraites !

Avant lui, et depuis, la sagesse s'est communiquée de diverses façons.

Tantôt l'essentiel de la conquête intelligible se trouve resserré en formules sans suite, ou bien liées par les vertus de la mesure et du rythme. Tantôt, la volonté de réfléchir l'ordre du monde a composé les aphorismes en des séries, étroitement, rigoureusement enchaînées. Le système le plus fréquent est celui de l'exposition continue : discours, traité dogmatique, développement d'analyses, énonçant, de maître à disciples, d'auteur à lecteurs, ce qu'on a découvert du monde et de ses dieux : sortes de miroirs lisses, comparables aux nappes des fleuves, à la vaste et plane étendue d'une mer qu'un vent paisible ne soulève que d'un côté.

Chez Platon le mode d'expression n'est pas si tranquille. Comme tous ceux que l'Antiquité appela les enfants d'Aphrodite et de Mars, entre lesquels il est le plus grand, Platon arrache la doctrine, il la dégage de conflits, d'assauts, de combats, qu'elle couronne de son écume brillante. Une discussion acharnée, quelquefois brutale, n'y fait pas plus de grâce à l'erreur que la tempête à la coque de noix égarée. C'est de ces rencontres de guerre que jaillit et surgit ce qui mérite le salut. Mais l'opération ne se fait pas toute seule :

¹Une tradition antique fait de Platon un descendant, par son père, de Codros, le dernier roi légendaire d'Athènes. (N.D.É.)

c'est le maître en personne qui en est l'opérateur et, dit-il, l'accoucheur, conscient et délibéré.

Cependant, on resterait dupe de trop belles images, si l'on négligeait de se demander, très précisément, si ce qui fut son grand moyen d'explication et de démonstration n'avait pas commencé par agir dans l'esprit de Platon lui-même comme instrument de connaissance et de découverte. Ce dialogue écrit, ce dialogue parlé n'est-il pas né, par sa logique naturelle, du trouble intérieur et du débat silencieux dans lesquels la question et la réponse, l'objection et la réplique, la contradiction et les divers efforts de conciliation, bref, tous les mouvements que suscite le dialogue, eussent d'abord joué, comme à fleur de pensée, pour en cerner l'objet et le circonscrire, afin de permettre de le pénétrer où il faut ? Le nom de *maïeutique* pris au pied de la lettre pourrait nous empêcher de sentir cela, qui est flagrant.

Ces conversations éternelles ne seraient pas ce qu'elles sont si l'on se contentait d'y admirer des échanges de vues ou des chocs d'opinions entre hommes mortels dont le plus sage n'aurait fait qu'un métier de guide et de maître. Nous devons y trouver aussi l'écho distinct, la trace claire d'une lutte qu'avait soutenue pour son compte, au mystère secret de sa personne intime, l'esprit même du maître, lorsque son verbe encore muet cherchait à se définir pour s'articuler. Le drame serait moins vif, l'action moins passionnée si, avant d'accoucher les autres, Platon ne s'était accouché lui-même, C'est pour s'en éclaircir et pour mieux arrêter son propre jugement qu'il confrontait ainsi aux lumières uniques d'une conscience attentive tant de thèses diverses, sur le théâtre intérieur.

Si l'on veut bien y réfléchir, peu d'instruments de recherche et de découverte égalent ce loyal usage et ce maniement désintéressé de la Discussions Sans doute le vieil *organum* est facilement corrompu dès que les passions s'en mêlent, ou les préjugés, ou les opinions ; à plus forte raison quand les idées servent d'engin de bataille aux intérêts, car cela dégénère en un parlementarisme philosophique de faible valeur. À l'état pur, quelle merveille ! Ceux qui l'ont assimilée à un jeu d'esprit lui font une injustice amère. On blasphème (et je connais trop le plaisant qui osa ce brocard impie) quand on se permet de se plaindre que les Dialogues ne « soient pas en vers ». Cela revient à en oublier la claire valeur cognitive, faiseuse de science, créatrice de certitude, Pour railler dignement Platon ou se donner le droit de le contredire, il faudrait éviter de commencer par le méconnaître. Hiérophante, soit ! Mage, si vous voulez ! D'abord et surtout, passionné du vrai : un héros de la Connaissance.

Personne ne méconnaîtra ni l'importance ni, en beaucoup de cas, la sûreté de ses réponses au questionnaire général de l'Esprit et de l'Âme. Quand sa solution n'est pas bonne, le problème subsiste, soit dans la forme où il l'a

posé, soit fortement marqué de lui. Souvent il l'a vu le premier, c'est lui qui l'a inscrit en tête du Recueil des doutes, des questions et des curiosités. Il va de soi que l'on éprouve un malin plaisir à l'entendre développer, avec un sérieux augural, quelques-unes de ses erreurs les mieux établies. Nous aimons à le voir contredit, rabroué, corrigé de la main des disciples et des amis qui eurent le cœur de ne pas le préférer à la vérité. Mais, revers ou disgrâce, il n'en est point humilié ou diminué, semble-t-il. Et même le simple mortel reprend quelque courage quand il expérimente aux dépens d'un aussi grand homme que le Vrai soit, comme il le disait du Beau, d'une approche si difficile. Ainsi arrive-t-il de mieux comprendre et de mieux admirer tous les nombreux endroits où, les idées en lutte se posant, s'opposant, se disposant, se composant sur leurs propres vertus internes et d'après le degré de force que confère à chacune la mesure de l'évidence, l'intègre Vérité en sort au grand jour, toute claire.

Très précisément parce que Platon n'avait cessé de l'aiguiser et de la perfectionner au service des vrais amis de la Sagesse, cette belle arme du Dialogue n'a plus fait de progrès après lui. L'arc d'Ulysse² ! Ses successeurs n'en ont tiré aucun avantage nouveau, cela a été avoué pour un Cicéron, un Joseph de Maistre, un Renan³. Entre eux et lui, la différence aura tenu, presque toujours, à ce qu'ils eurent l'air de poursuivre l'unique dessein d'une démonstration personnelle, sur un plan d'apologie ou de polémique. Mais, lui, qu'il attaque ou défende, semble dire aux idées qu'animent son souffle et sa vie : — Allez, lutez, mesurez-vous, c'est à chacune de vous de faire sa preuve ! et si, par un coup du hasard ou par sa perfidie de sophiste-poète, il nous a laissés dans l'incertitude quant au sens de l'issue accordée au duel, nous demeurons flottants entre l'irritation de l'incertitude et son charme, tant la demi-lumière elle-même fait encore entrevoir de belles dépouilles et convoiter de plus douces proies !

Ce dernier inconvénient a été ressenti avec vivacité par nos écoles du Moyen Âge, toujours attentives à l'autorité d'une solution et qu'imprégnait à fond l'autre Maître, celui du Lycée⁴. Cependant, si mal connu qu'y fût Platon, l'intérêt de son processus et de sa méthode n'y était pas ignoré ni contesté. À voir les choses d'un peu haut, l'exposé thomiste en dérive en quelque manière : avec son alternance de négation et d'objection (*ad primum*

² On sait que dans l'*Odyssée*, les prétendants ne peuvent manier l'arc d'Ulysse aussi bien que lui, à plus forte raison mieux que lui. D'où cette image quelque peu elliptique. (N.D.É.)

³ Cicéron s'est essayé au genre du dialogue philosophique, Maistre aussi dont *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* sont un long dialogue, Renan a également utilisé ce genre dans ses écrits philosophiques. (N.D.É.)

⁴ Aristote, bien entendu. (N.D.É.)

*sic proceditur*⁵) et de réponses dogmatiques appuyées sur le *sed contra*, le mécanisme de la Somme transcrit dans une sorte de musique réglée le libre cours du rythme des argumentations platoniques : l'opposition et la réplique ont été mises au pas, mais elles luttent pour l'existence aussi loyalement et aussi vivement que les personnages vivants de *Phédon* et du *Banquet*. La perte pour l'art y est compensée par un gain de la connaissance.

On ne conteste aucun progrès ultérieur quand on tente d'imaginer ce que la première méthode, toute guerrière, procura de clarté, limpide ou trouble encore, au plus humain et au plus divin des esprits.

Tout le monde en a profité. À la lettre, le monde entier. Païens et chrétiens, juifs et arabes, schismatiques et catholiques, classiques et romantiques se sont instruits, nourris de lui ; il serait donc assez ingrat de limiter la dette morale de l'univers à la zone de l'imagination et du sentiment. Platon demeure au premier rang de ceux qui personnifient ce qu'il y a de plus dépouillé, de plus simple et de plus général dans les catégories de la pensée pure.

II

Ce nonobstant, l'histoire reste curieuse, ample et touffue, des prestiges de l'Enchanteur et de leur influence sur l'âme distraite des hommes, En ce sens, il faut l'avouer, deux ou trois esprits de sa race auront eu plus de vogue et de chance que lui. Le simple poète Virgile a fini par être promu docteur de l'Église, prophète du Christ, prêtre et sorcier⁶. Un lai médiéval, pris et repris par les imagiers de nos cathédrales, a popularisé la figure de maître Aristote, à quatre pattes, chevauché par la belle petite princesse indienne, qui le bride et le fouette, sous les yeux du grand Alexandre, pour enseigner la préséance de l'amour ou le règne de la beauté⁷. Platon n'aura eu ni l'une ni l'autre de ces fortunes. Le renom purement populaire lui a manqué. Le bon peuple l'ignore autant que possible. Il y a quelque cinquante-cinq ans, deux bonnes femmes devisaient à la porte de notre église :

⁵ C'est la formule qui introduit les articles de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin (*Ad primum...*, *ad secundum...*) suivie du *sed contra* qui y oppose le contre-argument qui fera progresser le raisonnement. (N.D.É.)

⁶ Un passage célèbre de Virgile, la quatrième églogue, est longtemps passée pour annoncer la naissance du Christ. (N.D.É.)

⁷ Voir notre édition du poème fait par Maurras sur ce thème traditionnel du *Lai d'Aristote*. (N.D.É.)

— De quoi nous parlait donc tout à l'heure monsieur le curé? *De que moussu lou curat toutaro nous parlavo?*

— *Charravo d'un pichot platoun.* Il nous parlait d'un petit plat...

Douces dérisions de la gloire! Le pseudonyme d'Aristoclès⁸ a perdu son sens en chemin...

La popularité platonicienne est limitée au monde des clercs : des plus grands aux plus petits clercs, la haute influence les a rejoints, touchés, élevés, polis, pénétrés et régénérés.

D'âge en âge, à toutes les hauteurs et les profondeurs intellectuelles du monde habité, quelque chose qui n'est plus très exactement la leçon ou l'école de Platon, mais que l'on pourrait comparer à l'indication de sa main, au chant de sa voix, à la respiration sublime de sa pensée, tantôt seule, tantôt en composition avec d'autres souffles, paraît envelopper, régler et dominer des royaumes entiers de l'éloquence, des lettres, de la religion, de la poésie : alors, en Grèce, en Égypte, à Rome, dans l'Afrique grecque et latine, dans les Gaules, presque à chaque pulsation de la vie de l'Église, tout ce qui est éducation ou culture, imprégné et teinté de lui, ne peut s'expliquer que par lui. Cela est parfois (souvent même) indirect, diffus, sous-jacent. De temps en temps, l'une ou l'autre de ses idées expresses fait irruption et, dans cette atmosphère trop préparée, à la faveur d'un immense crédit préalable, elle s'impose, devient reine, et tout lui est soumis, c'est une vie nouvelle qui recommence pour lui, et la mémoire du genre humain s'étonne du miracle de sa propre docilité! Je ne rapporte point de fable. Ce que je dis s'est vu aux temps alexandrins et augustinien, revu en des temps médiévaux, retrouvé aux diverses phases d'épidémies communistes qu'un platonisme plus ou moins digne de ce titre a toujours secrètement animées.

Pour l'ensemble de cette action moins spirituelle que morale, et que l'on pourrait dire physique, le Moyen Âge provençal est mentionné plutôt qu'étudié. Mais Dante, Pétrarque, leurs disciples, sont très bien connus comme clients et tributaires du platonisme. Je ne crois pas qu'il y ait un bon traité de *La Fontaine chez Platon*. Est-il seulement attendu? Ce serait un livre assez beau s'il était d'esprit libre et garé des propos tout faits.

Ni Racine ni Bossuet ne furent étrangers au sacrement platonicien. Après eux, quelque chose de sa dignité fut perdu, comme il devait être naturel à toute époque où les systèmes de Platon tendent à devenir des instruments,

⁸ Il ne s'agit pas de l'Aristoclès précepteur de Septime-Sévère dont Eusèbe de Césarée nous a conservé quelques extraits, mais bien du nom que, selon la tradition athénienne, Platon aurait dû porter, puisque son grand-père s'appelait Aristoclès. D'où le terme *pseudonyme* employé un peu abusivement par Maurras pour parler de *Platon* tel qu'on le désigne habituellement. (N.D.É.)

presque des machines de controverse sociale. Tout se paie ! Cette intelligence d'aristocrate avait trop cédé à son péché mignon de passer outre aux justes confins de la nature humaine, de la croire indéfiniment modelable, de conférer au législateur, à son autorité, à ses vœux, une puissance d'efficacité absolue. Pour le succès d'un commandement, il faut que le besoin d'y obéir ait, de lui-même, fait la moitié du chemin. Le petit-fils des rois d'Athènes n'en doutait pas, il le savait : le sentait-il ? En fait, il ne tenait presque aucun compte de ce dont l'être des choses est tissé, de la tension et de la résistance de cette étoffe, de la réaction de cette matière. La *nécessité de l'arrêt* ne lui était pas aussi sensible qu'à Aristote, Néanmoins, sur le plan politique, il avait fait des expériences qui avaient été malheureuses, bien qu'appuyées sur de puissantes tyrannies. La Cité de Platon ne vit pas le jour. Comprit-il pourquoi ? Ou plutôt peut-on supposer qu'il n'ait pas compris la leçon et qu'elle n'ait pas dissipé, en les éclairant, telles parcelles de candeur pour lesquelles notre fabuliste l'appelle, sans vergogne, « le bon Platon » ? Mais s'il admit des correctifs, cela reste naturellement inaccessible au grand nombre : toutes les fois que ses lecteurs seront recrutés dans une moyenne ignorante, parmi des autodidactes ou des Barbares, chez les hommes qui n'ont qu'une idée à la fois et en sont fanatiquement possédés, les remembrements trop sévères proposés par Platon pour le cadastre politique et social universel ne pourront qu'entraîner des erreurs farouches, de tragiques déceptions.

Après tout, il en est de lui comme de la Grèce. Si l'on suit la philosophie qu'elle pratiqua, c'est souvent l'anarchie. Si l'on commente la cruelle histoire des épreuves que cette anarchie apporta, il n'y a pas de plus pure leçon des conditions de l'ordre. Théoriquement, un retour rapide aux avis de l'expérience eût dû prévenir et guérir telles crises d'Antiphysie ; le remède n'était pas loin : d'Athènes à Stagyre⁹ ou des convives¹⁰ de l'Académie aux promeneurs¹¹ du Lycée.

Dans les temps modernes la même leçon est inscrite partout : sait-on la lire ?

Le carnaval jean-jacquiste et révolutionnaire ne favorisa point la pensée qu'il vulgarisait. Quand même il est prêché par les princes de la Culture ou en leur nom, l'anarchisme commence par porter des effets qui détruisent le patronage dont il s'est d'abord réclamé. Plus encore que ses enfants, la Révolution sacrifie ses parents : et ce n'est pas pour s'en nourrir comme faisait le vieux Saturne ! L'influence de Platon, comme son étude, comme toutes les études antiques, fut détournée, interrompue, ruinée, par la ruine des

⁹ La ville natale d'Aristote. (N.D.É.)

¹⁰ Allusion au *Banquet*. (N.D.É.)

¹¹ Allusion au sens littéral du terme *péripatéticiens*, qui désigne les disciples d'Aristote. (N.D.É.)

disciplines, l'interruption des doctrines et des travaux, les dures distractions forcées qui furent assénées aux Français de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième : vingt-cinq ans de convulsions à l'intérieur et de guerre au dehors ! Nous savons ce qu'ont fait ou défait, dans cet ordre, les quatre années qui ont couru de 1914 à 1918. Multiplions quatre par six nous aurons idée du premier fléau...

Ce qui avait été détruit si vite ne se refit que lentement, de façon imparfaite, et peut-être pour un temps court.

Qu'est-il donc arrivé de Platon et du platonisme courant, pendant la centaine d'années où se sont succédé les dernières générations ? Nous sommes-nous éloignés du noble maître ? Nous est-il redevenu plus ou moins fraternel ?

III

Plaçons-nous au moment où la France et le monde recommencent à respirer. À la suite de dégâts dont tout se ressent, les cœurs, les têtes, autant que les institutions et les mœurs, nos grands-parents assistent et participent, à moins que d'y boudier, à une très belle entreprise réparatrice qui s'appelle fort bien la Restauration. Pour commencer, une mode intellectuelle puissante s'applique à tirer du platonisme ce qu'il contient d'élévation religieuse, de haute aspiration morale. C'est un enthousiasme auquel manque peut-être l'entière clarté du motif, On n'en est pas moins utilement ébloui par la première traduction de Victor Cousin. Toutes les pentes coulent au même sens. L'impulsion de Chateaubriand, les directions du *Génie du Christianisme*, orientent vers la substance de la conclusion platonienne. Ainsi Platon est-il commencé par la fin et par la couronne : on prend contact avec lui par le dogme de sa croyance, salué et sacré une fois pour toutes comme une préface à la Religion. On connaît moins, on fréquente à peine les chemins montants, les paliers gradués de sa philosophie. Un messianisme expéditif fait le fond de cette adhésion à ce qu'il y a d'exaltant et de consolateur dans certains dialogues. Tel est l'état d'esprit dans lequel le Lamartine de 1823 transpose *Phédon*. Sans s'arrêter à découvrir la nature de l'âme, il lui décerne, vite, la palme de l'immortalité ! Sans un regard au monde sublunaire, cette *Mort de Socrate*¹² évoque premièrement les dieux d'en haut :

¹² Ce poème de Lamartine, poème fort célèbre en son temps, date de 1823. (N.D.É.)

Quand vient l'heureux signal de cette délivrance
Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance,
Que de joie et d'amour notre âme couronnée
S'avance au-devant d'eux...

Là ! Comme cela ! Tout de suite ! Et tout ! Ces grands poètes qui voulaient arriver avant d'être partis auraient suivi exactement de même manière le premier thaumaturge fondateur d'une secte et docteur d'une foi.

C'est dans un sentiment assez pareil, quoique moins sommaire, qu'il fut platonisé autour de Lamennais. Mais là, une foi positive préexistante réglait, orientait, revivifiait la lettre immortelle. Le principal disciple de l'École, futur évêque, l'abbé Gerbet, fut amené par les circonstances de son ministère à écrire comme une seconde « Mort de Socrate » sur des données fort extérieures aux croyances du monde antique mais qui sont au plus vif des préoccupations de notre âge. Un incident contemporain est pris et copié au naturel, Sainte-Beuve l'expose ainsi :

C'était, dit-il, avant 1838 ; l'abbé Gerbet s'était lié avec le second fils de M. de la Ferronnais, ancien ministre des Affaires étrangères. Le jeune comte Albert de la Ferronnais avait épousé une jeune personne russe, M^{elle} d'Alopéus, de religion luthérienne, et il désirait vivement l'amener à sa foi. Il se mourait à Paris d'une maladie de poitrine, à l'âge de vingt-quatre ans, et semblait arrivé au dernier période, lorsque sa jeune femme, à la veille d'être veuve, se décida à embrasser la communion de son époux ; et dans cette chambre, près de ce lit tout à l'heure funéraire, on célébra une nuit, – à minuit, heure de la naissance du Christ – la première communion de l'une en même temps que la dernière communion de l'autre (29 juin 1836). L'abbé Gerbet fut le consécuteur et l'exhortant dans cette scène si profondément sincère et si douloureusement pathétique, mais où le chrétien retrouvait de saintes joies. C'est le sentiment vif de cette incomparable et idéale agonie qui lui inspira un *Dialogue entre Platon et Fénelon* où celui-ci révèle au disciple de Socrate ce qu'il a manqué de savoir sur les choses d'au-delà, et où il raconte, sous un voile à demi soulevé, ce qu'est une mort selon Jésus-Christ :

« Ô vous, qui avez écrit le *Phédon*, vous, le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joies et de douleurs,

la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom : vous en citerai-je une, ô Platon ? Oui, au nom du Ciel ! je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours, mais dans cent ans je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire : je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle que le Christianisme a faite ; mais vous en comprendrez toujours assez. Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre et qui s'y étaient rencontrées, etc. »

Lamartine disait que ce n'est pas autrement qu'eût parlé un Platon chrétien.

Vers le même temps, le jeune Maurice de Guérin faisait voir de quel ton aurait pu s'exprimer un autre Platon qui eût hésité entre le mirage panthéistique et le mystère polythéiste. Les mythogonies du *Centaure* et de *La Bacchante* attestent un esprit mieux formé et renseigné, de connaissances plus exactes. Les arts de la lecture et de l'intelligence ont été r'appris. Le foyer rallumé autour de Platon a gagné des flammes nouvelles. Une paix déjà longue a créé des loisirs aux hommes. C'est pourquoi, le dix-neuvième siècle n'ayant pas encore atteint son milieu, le jeune Laprade peut terminer un poème de son premier recueil par un salut adressé au divin Platon couché sur les fleurs, entre ses disciples. On l'évoque, on l'invoque presque :

Ainsi qu'un vin bénit que l'on boit à la ronde
Vous répandez sur eux un discours embaumé
En flattant sous vos doigts la chevelure blonde
D'un jeune Athénien immobile et charmé,

Nous avons su, depuis, que Phédon était probablement un adolescent assez monté en graine. Platon ne « flattait » pas sa blonde chevelure, mais il s'en amusait et même la raillait, comme une mode laconienne indécemment produite à Athènes. Mais, quelque complément d'information qui ait été donné par la suite, les idées de Laprade apparaissent beaucoup moins flottantes que celles de Lamartine. Sa génération est plus cultivée que la précédente, elle a eu le moyen de s'instruire et de méditer. À leur tour, les enfants qui naissaient vers ce moment, 1840, 1845, allaient utiliser, outre la trentaine d'années de trêve entre les peuples européens, une lente réorganisation de l'enseignement national, un retour régulier aux lettres anciennes ; on avait trouvé le temps de remonter aux sources pour en nettoyer l'orifice engorgé ; la carrière se rouvre aux poètes savants qui auront pu

écouter Platon, se familiariser avec lui, l'entendre à livre ouvert et l'aimer autrement que par ouï-dire incertain.

Les images que l'on se fait de lui cessent d'être bâclées. Ceux qui s'y appliquent travaillent, sous la surveillance d'un esprit critique en défense, dressé à la méfiance et même à l'agression. Quelques-uns des fils de Ballanche gribouillent-ils, sur la foi du Maître de leur maître, leurs formules un peu confuses quant à l'absolu, à l'infini, au beau dans la morale ou dans l'art, Sainte-Beuve est là pour reprendre l'utile refrain : « Est-ce vrai ? Est-ce faux ? À cette hauteur, on n'a que des nuages. » Mais le vertige des hauteurs n'empêche nullement Sainte-Beuve de classer Platon au point juste, dans le « principal » de ses « Temples du Goût », au « centre » avec Sophocle et Démosthène. Pourquoi ? — Hé ! pour ce qui paraît en eux « de beauté, de mesure dans la grandeur et de cette perfection d'harmonie qui ne se présente qu'aux jours de la pleine jeunesse du monde... » Quand Platon, Sophocle et Démosthène seraient ensemble, ajoute Sainte-Beuve, « pas un quatrième, si grand qu'il fût, n'aurait l'idée de venir se mêler à leur entretien ni à leur silence ». Les trois noms « de ces demi-dieux » sont devenus « l'idéal de l'art ». À la bonne heure. Ces beaux et dignes jugements, qui suivaient une mise en garde, ont sonné, élané, armé, purifié une génération qui mûrit pour d'autres progrès. Le beau verbe platonicien a recouvré enfin l'honneur et la force de son sens juste : là même où il paraît le plus lointainement éthéré, on s'habitue à en extraire ce qu'il comporte d'allusions substantielles au tissu des choses réelles, à la structure vitale de l'âme et de l'esprit ; ainsi l'on aperçoit que ses principes empiriques ne sont ni omis ni même laissés à l'état de sous-entendu chez Platon. Il part toujours de là. Et, par là, sa dialectique n'est point arbitraire. Le reçu, le donné, ce qu'il surpasse ou qu'il survole est cependant ce qui l'élançait et le soutient : l'analyse qu'il en compose légitime l'essentiel de l'essor transcendant.

Si l'on veut un exemple, que l'on considère l'étroit rapport du premier instinct physique de l'homme, le Désir, avec les spéculations que Platon en a dérivées pour notre aventure immortelle. Ce n'est en somme là qu'un atome de l'Amour, et brut encore : un petit amour à l'état naissant, et si faible qu'on peut lui reprocher beaucoup de présomption quand il ose souscrire son illustre hypothèque sur les neuf cieux ! À ce point, véritablement,

Le cœur est seul, désarmé, nu et tendre¹³.

Quelle très petite chose dans l'univers ! Que peut-elle ainsi toute seule ? Elle peut ce qu'elle veut, si, imperceptible éphémère, elle soutient une pensée de se perpétuer par le sang : la nature devient son associée, sa complice,

¹³ Charles d'Orléans, *Comment se peut ung povre cuer deffendre...* (N.D.É.)

ou plutôt son inspiratrice secrète. Dès le pauvre berceau où vagit cette enfant trouvée, Platon se persuade qu'elle est aussi *l'enfant déchue d'une race divine*¹⁴... Métaphysique ? Poésie ? Fantaisie ? Oui, sans doute, si l'argument est isolé de la physiologie qui le fonde, si on l'abstrait du sombre et puissant point de départ naturel. Mais cela redevient tout le contraire d'une fantaisie et il en résulte une vraisemblance, et très forte, autant qu'une très belle et très haute probabilité, si l'on restitue à cet élan vers l'Immortel sa racine vivace : les réalités de la chair qui l'ont suggérée, inspirée.

La filière de ce travail de réflexion, irisé et auréolé de maint rêve, ne se laisse pas mal saisir dans la tentative brillante d'un poète qui avait juste dix-neuf ans en 1863, lorsqu'il composait une méditation intitulée *Le Désir*, à laquelle une référence platonicienne expresse fait seule défaut :

Je sais la vanité de tout désir profane.
À peine gardons-nous de tes amours défunts,
Femme, ce que la fleur qui sur ton sein se fane
Y laisse d'âme et de parfums.

Ils n'ont, les plus beaux bras, que des chaînes d'argile
Indolentes autour du col le plus aimé...

Mélancolique nuit des chevelures sombres,
À quoi bon s'attarder dans ton enivrement,
Si, comme dans la mort, nul ne peut sous tes ombres
Se plonger éternellement,

Narines qui gonflez vos ailes de colombes...

Lèvres, vivantes fleurs, nobles roses sanglantes,
Vous épanouissant lorsque nous vous baisons,
Quelques feux de cristal en quelques nuits brûlantes
Sèchent vos brèves floraisons.

Où tend le vain effort de deux bouches unies ?
Le plus long des baisers trompe notre dessein...

Ainsi son inquiétude, digne de René ou de Werther, rapatriait le jeune Anatole France chez l'Académus¹⁵ du quatrième siècle d'avant notre ère, et il n'y retournait aucun autre problème que celui de nos destinées ; est-ce que, par le simple indice de leur trame et de leur structure, le Désir et l'Amour ne nous donnent pas à penser que les choses font un service qui

¹⁴ Alphonse de Lamartine, *L'Homme*. (N.D.É.)

¹⁵ *L'Académie*, nom traditionnel de l'école de Platon, vient du fait qu'elle s'était établie dans un gymnase non loin d'Athènes qui était connu comme celui d'un certain Académus, ou Académus en latin. (N.D.É.)

s'étend beaucoup au delà d'elles-mêmes, et qu'elles sont lancées comme le trait de l'arc, le caillou de la fronde, vers une cible située bien au delà de leur enceinte ? Ne sont-elles pas dévouées à surpasser ce qu'elles sont, puisqu'elles tendent à sortir de leur être, de cet être où personne n'est jamais en repos, comme si nul n'y était capable de se contenter le moins du monde de soi ?

Platon ne parle pas très différemment.

Une sorte de post-scriptum donné à ce petit poème de l'Inquiétude semble même vouloir réveiller la vénérable théorie des Réminiscences :

Mais la vague beauté des regards d'où vient-elle
Pour nous mettre en passant tant d'espérance au front ?
Et pourquoi rêvons-nous de lumière immortelle
Devant des yeux qui s'éteindront ?

Femme, qui vous donna cette clarté sacrée
Dont vous avez béni la ferveur de mes yeux ?
Et d'où vient qu'en suivant votre trace adorée
Je sens UN DIEU MYSTÉRIEUX ?

Le cercle dialectique se referme, et c'est au point juste. Les trois termes du temps ont été mis en mouvement tour à tour : le présent doute et interroge, le passé offre d'expliquer, l'avenir se fait fort de justifier. D'arrière en avant comme d'avant en arrière, la voie supérieure, *sublimior*¹⁶, sera ainsi déterminée. De confuses Mémoires gonflent la sombre voile de leur souffle de feu, tandis que l'Espérance ouvre les bras, *les vastes bras*¹⁷, du port proche et lointain où la flamme des phares et le cri des sirènes élèvent l'attraction et l'appel du Divin... Cela ne prouve rien ? Rien du tout, Mais cela définit quelque chose, les dignes rapports et les justes convenances d'un monde mis à l'optatif, d'un univers supposé ami et bon, d'un Tout imaginé et désiré comme régulier et beau, Ce qui vient de l'amour ne veut-il pas, partout, retourner à l'amour ? Ce qu'émeut la Beauté ne rêve-t-il pas d'y puiser toutes les jeunes forces qui fassent souhaiter de vaincre la mort, Mistral osera dire :

Et les hautes jouissances
Qui se moquent du tombeau¹⁸ !

C'est ainsi que, au dix-neuvième siècle, Platon a reformé et recruté sa nouvelle école éternelle dans une Élite affranchie des préjugés et des lieux

¹⁶ Comparatif de supériorité de l'adjectif latin *sublimus*, dont le sens principal est *haut*, *élevé*. (N.D.É.)

¹⁷ Expression prise à la *Chevelure* de Baudelaire, sans doute pour faire écho aux derniers vers cités d'Anatole France. (N.D.É.)

¹⁸ Ces deux vers proviennent du cinquième couplet de *Coupo Santo*, devenu hymne du Félibrige sinon de la Provence. (N.D.É.)

communs, et qui s'exerçait au Savoir comme aux figures cachées du plaisir, élite comparable aux premiers platonisants dont parle l'humaniste-poète :

Florence de Laurent, Florence de Marsile¹⁹
Qui goûtais le savoir comme une volupté²⁰.

Cette veine d'érudition et d'intelligence était déjà très suivie et très fréquentée, lorsque, vers 1885, un jeune homme d'un beau génie qui n'avait plus que quatre jours à vivre, car il devait mourir à vingt-six ans, Jules Tellier, s'essayait à serrer de plus près son Platon : animé d'un grand esprit de synthèse, il voulait en retrouver aussi la couleur avec l'ordre, en saisir et en rendre le charme avec le sens ; il tenait même à le rajeunir en le revivant pour son compte. Relisons le fameux sonnet du Banquet²¹ :

Au banquet de Platon, après que tour à tour,
Coupe en main, loin des jeux du vulgaire profane,
Diotime, Agathon, Socrate, Aristophane,
Ont disserté sur la nature de l'amour,

Apparaît, entouré comme un roi de sa cour,
De joueuses de flûte en robe diaphane,
Ivre à demi, sous la couronne qui se fane,
Alcibiade, jeune et beau comme le jour,

Ma vie est un banquet fini, qui se prolonge ;
Seul, parmi les causeurs assoupis, comme en songe,
J'ouvre et promène encor un regard étonné ;

Les fronts sur les coussins ont fait de lourdes chutes,
Verrais-je survenir, de roses couronné,
Alcibiade avec ses joueuses de flûte ?

Bien que Diotime, première nommée, n'ait pas compté au nombre des convives d'Agathon et des interlocuteurs d'Aristophane²², la peinture est si vive que l'inexactitude légère n'enlève rien à la justesse du ton, ni à la profonde intelligence diffuse. Mais quelle étrange disparate quant à la pensée essentielle ! Quelle transcription mélancolique, désespérée, de la plus brillante de toutes les doctrines que le monde antique ait opposées aux découragements de la vie et aux destructions de la mort ! *Phédon* en exalte le terme, le *Banquet* en définit le point de départ : y a-t-il plus beau chez Platon ? Il n'y a pas plus net, ni plus clair comme hymne de l'espérance.

¹⁹ Laurent de Médicis et Marsile Ficin. (N.D.É.)

²⁰ Pierre de Nolhac.

²¹ Jules Tellier : *Reliques*, Paris, 1890.

²² Dans le *Banquet* de Platon, le discours de Diotime est en effet rapporté par Socrate aux autres convives. (N.D.É.)

— Nous sommes, chante-t-il, les compagnons des cygnes et, comme eux, serviteurs d'un dieu de lumière et d'amour. Puisque ces beaux oiseaux peuvent élever vers l'autel d'Apollon une sublime voix au pressentiment de leur fin, ce ne peut être que de joie, comme tout le peuple des airs. Que vaut, dès lors, l'effroi qui opprime et obscurcit la pensée des hommes ? Les ombres de la mort, les demi-ombres qu'elle porte, maladie, chagrin, adversité et autres épreuves, ne sont de rien, ne comptent pour rien, auprès des compensations qui s'annoncent, conformément à un instinct dont nous ne sommes pas les maîtres d'accorder ou de contester l'esprit de foi et l'âme de lumière. . .

Le pessimisme romantique d'un Jules Tellier négligeait de grandes portions du réel. La nature de l'homme, la nature des choses ne sont pas incapables de produire elles-mêmes plus d'un remède à leurs propres épreuves. Il est des amertumes qui ne tardent pas à se résoudre, automatiquement, en de vagues douceurs :

L'injustice, la mort, ne dépitent les sages.
Aux yeux de la raison le mal le plus amer
N'est qu'une faible brise à travers les cordages
De la nef balancée au-dessus de la mer.

Et mon ami sait bien. . .
Que c'est des jours heureux qu'il faut se souvenir,
Que même le malheur comme humain doit mourir. . .

Les inflexions de cet optimisme semi-platonicien ne sont plus de Jules Tellier, mais d'un aîné qui lui survécut : Moréas.

Hellène de naissance, très porté à ces mélanges de moralités réalistes et de spéculations propres à l'esprit de son sang, le poète, qui rencontra cette première consolation naturelle, était encore à mi-chemin de l'austère Portique²³ des *Stances* où il accéda peu après.

Platon seul lui parlait aux temps où il disait :

Qu'avais-je à m'enquérir d'Éros fils de la terre ?
Éros fils de Vénus me possède à jamais.

Ces années 1892–1896 avaient été décisives pour Moréas. Les dernières gammes du *Pèlerin passionné* étaient finies, le sombre et splendide recueil suprême n'était pas commencé. C'est la plus belle époque de son génie : *Ériphyle*, *Sylves*, *Sylves nouvelles*, et, là, nous pouvons relever de véritables paraphrases, non de *Phédon*, mais du *Banquet*. Les vers qui suivent, formés d'une trame subtile d'états psychologiques très consistants, font, en même temps, reconnaître de véritables traductions, quasi littérales :

²³ *Le Portique* désigne l'école stoïcienne, comme *l'Académie* désigne les platoniciens. (N.D.É.)

Énone, j'avais cru qu'en aimant ta beauté
Où l'âme avec le corps trouvent leur unité,
J'allais, m'affermissant et le cœur et l'esprit,
Monter jusqu'à cela qui jamais ne périt,
N'ayant été créé, qui n'est froidure ou feu,
Qui n'est beau quelque part et laid en autre lieu ;
Et me flattais encor d'une belle harmonie
Que j'eusse composée du meilleur et du pire,
Ainsi que le chanteur que chérit Polymnie,
En accordant le grave avec l'aigu, retire
Un son bien élevé sur les nerfs de sa lyre.
Mais mon courage, hélas ! se pâmant comme mort
M'enseigna que le trait qui m'avait fait amant
Ne fut pas de cet arc que courbe sans effort
La Vénus qui naquit du mâle seulement,
Mais que j'avais souffert cette Vénus dernière
Qui a le cœur couard, né d'une faible mère,
Et pourtant, ce mauvais garçon, chasseur habile,
Qui charge son carquois de sagette subtile,
Qui secoue en riant sa torche, pour un jour,
Qui ne pose jamais que sur de tendres fleurs,
C'est sur un teint charmant qu'il essuie les pleurs,
Et c'est encore un dieu, Énone, cet Amour...

Un Dieu ? C'est ce que Platon niait avec fermeté. Il n'a reçu l'Amour qu'au grade de démon, et les raisons qu'il en a produites sont les plus fortes et les plus belles que ce prétendu fauteur d'anarchie ait jamais formulées pour traduire l'ordre du monde, l'expliquer et le conserver. C'est là qu'il nous faut confesser avec précision comment les hommes de notre âge et de notre esprit ont tiré de lui leur substance. Parce qu'il a été ce que Dante eût nommé notre *maître d'amour*, nous lui devons un tribut d'honneur très particulier.

IV

Platon est l'auteur d'un mot composé pour dire la rencontre et l'accord du beau et du bon. Il n'a pas usé du même artifice pour unir le beau et le vrai. Sans doute estima-t-il que cela allait sans dire, rien n'étant beau que le vrai, ni vrai que le beau.

La preuve, jugée superflue, est remplacée par une illustration décisive dans le *Banquet*.

Toutes les formes de l'Erreur ont été conviées autour de la table fleurie, sans excepter les plus spécieuses, les mieux reçues, les plus courues. Demi-vérités décevantes, fables tout à fait mensongères, mythes tâtonnants, approximatifs, tous et chacun finissent par se rencontrer face à face avec une Vérité qui les désarme et les terrasse avant de se dévoiler pour leur confusion.

L'un après l'autre, un médecin, un auteur comique, un poète lyrique, les convives mettent en avant leur doctrine de l'amour, et ces aberrations quelquefois grossières ne laissent pas de traîner, parcelle ou lambeau, leurs clartés : comment toute raison serait-elle absente des vieux songes que l'homme a conçus ou reçus à propos de l'invariable obsession que lui impose le problème du Générateur infini ? Un dîneur appelé Pausanias évoque la double nature, uranienne et terrienne, céleste ou populaire, d'Aphrodite et d'Éros, et son court esprit manifeste l'ignorance des distinctions élémentaires entre ce qui aime et ce qui est aimé ou digne de l'être. Le dîneur Aristophane brode sur l'extraordinaire invention de l'androgynat primitif au milieu de scories sans nom, ce qu'il dit de l'Être de l'Âme semble étoilé des suprêmes révélations. Depuis, dit-il, que l'homme-femme a été scindé en deux êtres qui se recherchent, « l'amour mutuel nous a été inné ». Et cela, parce qu'il nous ramène à notre nature première, s'efforçant à « refaire un seul être de deux et ainsi à guérir leur commune blessure... » *Aeterno devictus vulnere amoris*²⁴ ! Ainsi l'amour imprime, à moins que de les mettre à nu, ses indices vivants et ses traces, presque saignantes, de l'amitié et de la parenté des êtres, des vœux ardents qu'ils forment pour la réunion et pour la fusion. « Nous étions d'une seule pièce, et c'est de regretter cette unité perdue, de chercher à la retrouver, qui est ce qu'on appelle l'amour... » « Nous étions un... » « En conséquence de notre méchanceté, nous avons été dissociés d'avec nous-même par le Dieu... » Ce vif accent donné à la peinture des mélancolies

²⁴ Citation de Lucrèce, au premier livre *De rerum natura* : c'est à Vénus que les hommes doivent la paix, car si Mars préside aux activités guerrières, souvent il retombe dans le giron de Vénus, « vaincu par l'éternelle blessure de l'amour ». (N.D.É.)

éternelles est souligné et tempéré par quelques traits de bouffonnerie qu'y doit semer un poète comique, soit qu'il raconte comment nos premiers parents furent resséqués dans le sens de la longueur, soit à la manière de poissons tels que la sole ou la plie, soit qu'il relate une menace de Jupiter qui, ma foi ! pourrait bien réduire encore nos tristes moitiés d'être à la portion congrue du suprême quart et nous contraindre à sauter sur un pied, unijambistes, mi-manchots, si nous venions à nous montrer exagérément économes des sacrifices sur lesquels le roi du ciel a le droit de compter !

Mais ces libres discours ne sont pas en l'air, Colorés du feu des natures et des passions, variant avec les métiers et avec les goûts, ils tendent (et c'est aussi le cas des éloges de l'amour que prononcent Éryximaque et Phèdre au cours de la même symposie), tous tendent au même grand objet qui attire et qui fuit : *le vrai et le vrai seul*²⁵, retenu en paillettes, entrevu par éclairs. C'est cette bonne foi profonde, c'est le sérieux latent des divers interlocuteurs qui les sauve du terrible censeur par qui ils sont guettés. Il s'appelle Socrate dans le dialogue. C'était surtout Platon, le souverain esprit critique de Platon, lequel rentra ses griffes ou les aiguïsa en secret, jusqu'au moment où le maître du logis, jeune et beau, mais fat, Agathon, prit la parole pour faire applaudir, que dis-je ? acclamer un chapelet de mots absolument creux.

Cependant ces mots creux sonnent et resplendissent. Nouveau sujet d'admirer la force d'âme de Platon. Lui-même en devait convenir ! Lorsqu'Agathon couronne de toutes les ressources du vocabulaire le nom, l'image de l'amour, ce n'est pas le seul Agathon qui divague, mais le genre humain tout entier et, presque unanime, l'esprit humain ! Pour célébrer cette nature heureuse, cette délicieuse présence, ce merveilleux épanchement des plus magnifiques bienfaits ; pour appeler l'Amour le plus heureux des dieux, le plus beau, le meilleur et pour lui décerner la jeunesse éternelle, bien qu'il soit salué, en même temps, la plus fragile et la plus délicate des choses, la plus vite flétrie ; pour honorer en lui les ondoiements et les flexibilités de la Grâce, avec cette fraîcheur de fleur qui ne lui fait élire ni goûter, en tout, que la fleur, qu'est-il besoin d'un Agathon ! Il n'est pas nécessaire d'avoir pris, comme lui, tous les grades du sophiste et du rhéteur dans la noble Athènes la rhétorique du désir universel, la perpétuelle sophistique du cœur humain parle comme lui. Elle en dit même bien plus long. Lorsqu'Agathon, comme épuisé, arrête sa litanie à la gloire de cet ouvrier des mondes : — *Que n'est-il ? Que ne ferait-il de digne de lui ? De quel bienfait ne couronne-t-il les Sages qui le contemplent et les Dieux qui l'admirent ?* eh bien ! l'Univers tout entier amplifie le même cantique. Bien au delà des dernières outrances auxquelles Agathon a dû finir

²⁵ Écho, sans doute, à l'*Art poétique* de Boileau : « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. » (N.D.É.)

par s'arrêter, mais, fouettées, stimulées par leur propre bacchisme, la nature et l'humanité poursuivent l'utopie dont rien ne les dégrise, et c'est, de siècle en siècle, la même Diônysie trois fois folle, le même insigne Carnaval, pour déchaîner un identique dithyrambe menteur.

— Langage de poètes ?

— Éternel langage d'amants !

Les temps peuvent couler sans y changer beaucoup de choses. Il faut voir comment, dans un poème postérieur de plus de deux mille ans, la jeune *Nerte*, mistralienne, posera au jeune Rodrigue les questions qui sont au *Banquet*. La réponse répétera celle d'Agathon :

« Qu'est-ce que l'amour ? dit-elle, il n'est bruit que de lui dans les chansons et les nouvelles. . . Mais qui peut dire où il se trouve !

— Je pourrai peut-être vous y conduire », répondit Rodrigue enflammé.

Pour la renseigner, il ajoute :

« L'amour est un bouquet au sein. . . L'amour est une source qui naît et qui soupire dans une conque. . . L'amour est un trouble suave c'est un émoi grave et léger, c'est un rêve où l'on vit dans le ravissement des dieux. L'amour est un jet de soleil dans lequel, enivrées, deux âmes s'élancent jusqu'à la pleine lumière et se confondent inséparablement ; l'amour est une flamme exquise qui se devine dans les yeux, qui remplit le cœur et l'embaume, et qui se donne avec la main. »

. . . On dira que Rodrigue se hâte vers un dénouement qui est sur les lèvres closes de Nerte. Et, sans doute, Agathon ne répand, lui non plus, ses libations de discours capiteux et vains qu'afin de se faire mieux voir du Maître qui l'aime ! Cependant, il doit se douter que le goût de la vérité forme la seule voie d'accès de ce grand cœur. Agathon n'aurait pas eu recours à des prestiges aussi grossiers s'il ne se fût obscurément senti soutenu par le chant de multitudes humaines qui vieilliront sans se corriger : Agathon utilise en secret tout le poids physique de leur influence. Partout, toujours, le préjugé se prononce pour Agathon. Partout, toujours, l'opinion lui est favorable. Toute la race d'Iapet²⁶ veut concevoir l'amour comme un jeune homme, beau, bien fait, fort et bienfaisant comme un dieu, qui ne peut faire qu'un avec le Souverain Bien. Quiconque se permet de lui refuser ce visage passera pour l'ennemi du bonheur des hommes. Un esprit envieux et jaloux pourra seul nous tourner contre cet *amour de l'amour* qui a droit aux hommages de tous.

Bah ! ne contestons plus. Ces lieux communs, en circulation toujours renaissante, ne manquent ni de charme ni d'éclat.

²⁶ Japet, le père des Titans, lointain ancêtre de l'humanité par Atlas, Prométhée et Épiméthée. (N.D.É.)

On veut qu'ils soient beaux. Ils le sont, qui le nie ? qui en aurait le cœur ? Seulement il y a plus beau, tellement plus beau !

— Et quoi donc ?

— La vérité, mes amis, La vérité, que Platon, qui l'a découverte, fait rayonner. Nulle armée rangée en bataille ne jette de feux plus puissants, ni, couchée et rampante, nulle amoureuse prête à développer tout son cœur. Regardons, entendons, vivons cette belle rencontre où la Vérité pure va se mesurer avec son Mensonge immortel. Agathon s'est trompé de camp, il le paiera : qui l'aime bien va le châtier d'autant mieux.

— Viens ici, mon cher Agathon, qui as si bien parlé de l'amour ! L'amour, l'amour... C'est vite dit ! Carmen le chante. Mais dis-moi, cet amour-là est-il l'amour de quelque chose ? ou de rien ?

— Oh ! pas de rien ! De quelque chose.

— De quelque chose qu'il veut avoir ? De quelque chose qu'il désire ?

— Sans doute, comment ne pas désirer ce qu'on aime ?

— Mais Agathon, ce qu'il désire, il ne l'a pas ; on désire ce dont on manque. Cet amour manque donc ?

— C'est cela : il manque, il n'a pas...

— Courage, ami ! Ainsi l'Amour veut ce dont il manque. Quand il veut la beauté, quand il veut le bonheur, quand il veut la bonté, cet Amour ne doit pas être bon, ni heureux, ni beau... Tu auras dû confondre ce qui attire l'amour et le fascine, ou le mérite, ce qui l'appelle et le couronne, avec ce qu'il est, quant à lui : malheureux et simple désir de tout cela, pure aspiration aux délices des biens sur lesquels il n'a qu'un droit, celui de se croire prédestiné à les conquérir. Tu le prétendais riche, il n'est qu'un aspirant à la richesse ! Beau, simple prétendant à la couche de la beauté ! Tu prends le siège de l'archonte pour celui qui veut s'y asseoir. Erreur, erreur, mais très commune : ne l'ai-je point partagée, moi ?

Platon ici fait l'humble. Et peut-être l'est-il. Devons-nous hésiter à le prendre au mot ? Croirons-nous qu'il ait fait, de lui-même, la distinction fondamentale entre ce qui aime et ce qui est aimé ou mérite l'amour ? Ou croirons-nous qu'il l'aura reçue toute faite, sans y avoir été pour rien ? Assurément il semble feindre. Mais s'il ne feignait qu'à demi ? S'il avait adhéré à l'erreur d'Agathon, qui est celle de tout le monde, jusqu'à cette heure d'initiation au mystère, où, savante en amour et en beaucoup d'autres choses, lui apparut cette prêtresse de Mantinée²⁷ qui le détrompa et l'illumina ?

Il faut insister sur ce point, car il concerne toute une génération, la nôtre, dont Platon fut la Diotime. Bien des expériences et des réflexions nous avaient aussi préparés à recevoir son enseignement. Une méditation précoce

²⁷ Diotime ; voir *supra* note 22. (N.D.É.)

des esprits de la vie, une pensée curieuse, la saturation radicale des orgies et des défaites du Romantisme devaient aider à la rénovation morale qualifiée par le beau cri lyrique de Raymond de la Tailhède :

Je veux plus que l'Amour admirer la Beauté
Pareille à la mer blanchissante.

Autant dire que le poète veut substituer au culte des troubles bas-fonds du *Sujet* l'adoration des sphères où le bel *Objet* trône, et l'Essence immuable, Règle de tout cerveau, Terme éblouissant de tout cœur.

« *L'amour n'est pas un dieu, enseigne la sagesse antique, l'amour n'est qu'un démon* », c'est un de ces médiateurs dont le vol hésite toujours entre terre et ciel, Sa mère est l'Indigence, la pauvre Penia. Son père est Poros. Le nom de ce Poros était autrefois entendu comme synonyme de l'abondance. Ainsi Amour était le fils de l'abondance et de la pauvreté. Abondance voulue et pauvreté de fait. Cela avait un sens. Il paraît que ce n'est plus ça. De nos jours, les hellénistes traduisent diversement Poros, les uns par *Savoir-faire*, les autres par *Expédient*, et sur cette pente, on aurait presque envie de lui décerner le surnom de Truc. Il sait tous les moyens de se procurer des ressources, mais, par lui-même, il en a peu ou ne les détient qu'en puissance. D'après M. Mario Meunier, Plotin fait pourtant de Poros la raison finale de toute chose. On peut y voir aussi l'industrielle activité de l'Esprit artiste et du Rêve plastique, une fois mariée au vide et au nu du Désir. Cette traduction de Poros a le défaut de rapprocher, presque à l'excès, le fils du père, de trop confondre Poros et Éros. Mais qu'est-ce que cela fait ?

Ainsi né, ainsi fait, le jeune Amour est promis à dure existence, Pauvre, rude, grossier comme un enfant de la nature, Platon le veut même malpropre. Il en fait une manière de va-nu-pieds sans feu ni lieu, qui ne dort qu'à la belle étoile, par rues et par chemins. Mais l'indigent est à l'affût de tout ce qui est beau et bon, il est mâle, et hardi, il a un esprit vif, un cœur tendu à l'action violente ; âpre chasseur, subtil machinateur de pièges et d'embûches, il invente, médite, raisonne et philosophe du matin au soir, aussi ingénieux et redoutable quand il lui plaît de jeter un sortilège que lorsqu'il roule ses sophismes ou broie dans la nuit ses poisons. Le voilà donc errant très en deçà (et peut-être au delà) du doux ou de l'amer, du pénible ou de l'agréable, du bien et du mal, Il n'est pas une règle, puisqu'il a un très grand besoin d'être réglé lui-même, et redressé, et consolé, et soulagé de tant d'affreuses lacunes ! Âme de mécontentement, esprit d'insatisfaction éternelle, il souffre du malaise et cherche l'occasion de secouer son faix et de déposer sa douleur.

Notre vieille critique de l'Amour romantique²⁸ a été soutenue de ces observations, conduites jusqu'à l'orient de la vérité.

²⁸ Voir *Les Amants de Venise*.

— L’amour ne chante pas, il ne sourit jamais, dit un poète de notre âge²⁹,
 L’amour ne chante pas, l’amour ne sourit pas,
 Il vient comme un voleur de nuit, à petits pas,
 Retenant son haleine et se cachant des mères.
 L’amour ne chante pas, ne sourit pas. Ses yeux
 Brûlés de trop de pleurs sont lourds de trop d’adieux
 Pour croire qu’ici-bas quelque chose persiste.
 Nul ne sait quand il vient, ni comment, ni pourquoi,
 Et les coeurs ingénus qu’emplit son vague effroi
 L’attendent qu’il est loin déjà, le Passant triste.

Charles Le Goffic, poète celtique, de tradition mixte, d’art très pur, appuie sur cette corde de la désolation et de la tristesse. Sans doute l’élégie native y retrouvait sa voie, elle rentrait dans l’immémorial gémissement des Bretons. Mais il ne faut pas douter que, chez ce poète universitaire, savant et cultivé jusqu’à l’érudition, Platon soit bien intervenu ici, pour ôter à l’amour quelques-uns des oripeaux dont l’affublaient les Agathons du romantisme et pour lui rendre son cœur vrai, éternellement indécis, flottant, tourmenté. Que veut-il ? Où va-t-il ? Son élan le qualifie sans doute ! Moins, cependant, que la direction de son vol, du côté des choses qui ne varient point ! Moins que l’attrait qu’exerce la beauté des choses divines !

Puisque son monde change, il lui faut l’immuable. Puisque tout meurt autour de lui, il lui faut l’immortel. Cette horreur de mourir l’exclut des parages où l’on meurt. Mais il n’est pourtant pas immortel. Il l’est si peu qu’il voudrait l’être. La beauté dont il brûle lui a fait désirer sa présence à jamais. Ainsi engendre-t-il pour se perpétuer en elle. Ainsi travaille-t-il à se rendre conforme à ce qu’il n’est pas, mais veut être génie de la transformation, papillon qui voudra et saura fuir le ver.

L’immortalité est ainsi découverte dans les suprêmes fonds des blessures d’Amour. L’amour est le démon qui veut posséder la beauté, car il souffre de son absence : qu’il la mérite, qu’il y tende, il obtiendra comme un titre à ne plus mourir ; qu’il engendre en elle, il se survivra.

On ne résume pas cet incomparable thème platonicien de la beauté, loi de l’amour et principe du perfectionnement indéfini des âmes et des corps. Jamais l’impétueuse et l’impitoyable poursuite d’une critique apollonienne, qui dissout les erreurs et qui les met en poudre, n’aura conduit à des vérités de cette douceur. Le dur rire du dieu solaire épanouit dans le seul Platon ses bienfaits.

²⁹ Charles Le Goffic, *Le Passant*. (N.D.É.)

V

Vers les derniers temps de sa vie, Marcel Proust m'écrivit un jour pour me copier les lignes suivantes de mon vieux petit conte le *Miracle des Muses*³⁰ : « ... le jeune Pantarcès et la belle Polydamie... qui, aimant Phidias, étaient tous deux aimés de lui... » Le subtil confident de M. de Charlus³¹ ajoutait en substance : — Comment se fait-il qu'on ne vous ait jamais reproché cette image, alors que mes tableaux font le scandale universel ? — C'est, répondis-je par retour du courrier, que vous y croyez et que je n'y crois pas. L'éphèbe de mon conte y figure à titre d'ornement, couleur historique et locale. Et le lecteur se doute bien que j'en parle sans y croire et le peins sans le concevoir, en quoi il a raison.

En effet, pour tout homme moderne, qui soit un peu normal, voilà bien l'un des aspects le plus mystérieux de la vie antique. Quelle chose inintelligible que cet amour, qualifié supérieur, par lequel Virgile et Horace, Platon et César s'étaient détachés du contact avec le corps, le cœur et l'esprit de la femme ! L'erreur du goût physique apparaît bien tout à fait flagrante. Mais l'on n'admire pas seulement que ces illustres connaisseurs aient pu outrager à ce point le trésor des charmes et des biens de la vie,

Corps féminin qui tant es tendre,
Poly, souef, si précieux³².

Le plus surprenant est encore que, lorsqu'ils ont tiré tous leurs fameux plans de l'affection sublimisée, ils aient expressément tenu à se passer de l'être affectif par excellence ; celui qui apporte à la vigueur, à la rigueur viriles les complémentaires sacrés, venus de l'esprit de finesse, pour envelopper et développer tour à tour les lucides secrets de la suggestion, les magistères ténébreux de l'inspiration. Sans tourner au femmelin, ni rien changer à la hiérarchie naturelle des vertus morales et des sereines intellections, mais bien en maintenant ou en rétablissant cet ordre vital, les deux termes mâle et femelle nous sont révélés aussi clairement nécessaires à l'élaboration de la pensée qu'à la génération de la chair. La plus solide tête philosophique du dix-neuvième siècle corrigea toutes les tables de ses valeurs, il les renversa même un peu, pour retrouver les vraies substructions d'un positivisme durable, quand il eut rencontré son amour-principe, incarné et vivant dans Clotilde

³⁰ Dans *Le Chemin de Paradis*. (N.D.É.)

³¹ Rappelons pour mémoire que c'est un personnage de Marcel Proust, homosexuel mondain emblématique du « côté de Sodome ». (N.D.É.)

³² Citation de Villon, au dernier huitain du *Testament*. (N.D.É.)

de Vaulx. Avant elle, il n'avait conçu que des approximations incomplètes ou les semences de nouvelles révolutions, et c'est lui qui nous le confesse !

On se tromperait du tout au tout, si, au surplus, l'on imaginait qu'Auguste Comte n'aurait procédé de la sorte qu'en héritier du Moyen Âge catholique et chevaleresque. Certes, en beaucoup de points, il sentait et pensait, presque malgré lui, en fonction de l'ère chrétienne. Mais cette réaction amoureuse de l'âme tenait chez lui à des tendances autrement anciennes, primitives et voisines du plus antique fond humain ! On n'aurait que l'embarras du choix entre les raisons qui le montrent. Celui qu'Auguste Comte appelait son « prédécesseur Aristote », cet « incomparable Aristote », éleva des autels et fit des sacrifices à sa propre épouse, Phythias, sœur ou fille adoptive du tyran d'Atarne, Hermias. L'hymne à la Vertu d'Aristote compose un chant d'amour aux mânes d'Hermias pour leur rendre grâces de l'avoir si heureusement marié ; le testament du Stagyrte rappelle que les os de sa chère Phythias doivent être mêlés aux siens. Légende ? Tradition ? La moitié du monde antique y a cru. Le plus grand élève direct de Platon ne sentait donc pas autrement que nous. Il avait choisi une inspiratrice et non un inspireur. Comment Platon put-il ignorer ou omettre cette certitude que l'homme né de la femme, nourri d'elle, instruit par elle, est aussi gouverné par elle sur tout le trajet de sa vie ?

De la cime de l'Être jusqu'à son degré le plus bas, cette action morale ne varie pas beaucoup. Les lieux communs sur la condition inférieure de la femme grecque ou latine ne sont pas recevables ici. Il suffit de relire les Élégiques, de parcourir quelques Épitaphes conjugales d'une si noble et si émouvante tendresse ! La littérature universelle produit de bonnes belles-mères ; il y en a qu'une de délicieuse et elle est sur le théâtre gréco-latin de Térence : l'*Hécyre*³³... Que les goûts de Platon soient imputés à une secte, à une maladie ; ils ne sont ni d'un peuple ni d'une civilisation.

Aussi bien, la lecture attentive relève-t-elle des indécisions dans son jugement ; les moins insaisissables sembleraient condamner, même par la bouche d'interlocuteurs du *Banquet*, les amours purement, impurement viriles. Mais dans l'ouvrage entier, dans son cours essentiel, une atmosphère de faveur et de privilège enveloppe ces anomalies dégoûtantes, puisque ce n'est qu'à leur propos que Platon articule le grand nom de vertu ou décrit ses itinéraires de perfection.

Malgré le texte formel des *Lois* que m'a objecté Jules Véran, la pensée de Platon fait donc peu de doute. Et si elle est bien telle, il faut avouer que, dès lors, les plus fortes et les plus belles pages du livre posent un problème plus difficile que le premier. L'admirateur le plus résolu à n'y point sentir de

³³ *Hecyra*, comédie de Térence. (N.D.É.)

contradiction ne peut manquer de s'arrêter, plein de surprise, à l'endroit où Platon fait parler sa sainte Diotime : quel contraste violent, autant qu'imprévu, entre les louanges effrénées et constantes données à l'amour d'Agathon, la liberté de ces louanges, l'obscène effronterie de leur naturel, l'absence totale de réserve, de pudeur, de regret ou de correctif, et, tout à coup, ce rôle éminent, ce rôle unique, d'initiatrice et de suprême institutrice de l'Amour qui est, au bout du compte, déferé à la simple femme.

C'est de quoi se récrier, non sans malaise :

— Eh ! quoi, Platon, les seuls éphèbes ont été trouvés dignes d'être emportés dans vos hautes sphères de l'âme ! Quand vous nous décrivez comment le jeune homme embellit et s'accroît d'esprit et de corps, ce n'est jamais, et ce ne peut, selon vous, être jamais que par l'attraction idéale de compagnons masculins ? Les amours naturelles sont des amours inférieures. Elles conviennent à la Bête, vous les classez au voisinage de la Bête. L'accès de vos temples sereins n'est ouvert qu'aux êtres virils ayant cheminé deux par deux ? L'être de la femme se retranche tout seul (et comme s'il allait sans dire !) du programme ascensionnel recommandé à vos élus, et voilà que soudain, sur le point où vous vous occupez d'atteindre aux vérités les plus profondes de l'Amour essentiel, quand vous essayez d'en approcher et d'en investir le principe pur, ô Platon ! voilà que ce secret suprême n'a été déposé en vous que par les mains, le cœur, les lèvres de la créature que vous aviez qualifiée indigne, inapte et impure ! C'est à ces mains brûlantes, à ce cœur enflammé, à ces lèvres de pourpre folle, que, maintenant, vous confiez ou plutôt vous reconnaissez une autorité dont vous attendez l'affermissement de votre doctrine ?

Ô Platon, vous n'en appelez ni à un Ancien, ni à un Prêtre, l'un ou l'autre mûris dans la pratique de mystères, ni à quelque Étranger, d'Égypte, d'Arménie ou d'ailleurs, qui apportât, de loin, un plus beau titre au respect et à l'audience. Vous n'en appelez même pas à quelque grand sage plus sage que vous. Sur ce point décisif, vous n'osez laisser la responsabilité de la révélation générale, ni à votre maître Socrate, ni au Socrate platonicien, votre prête-nom ; cet amant d'Agathon, cet aimé d'Alcibiade, se voit retirer le gouvernement du dialogue, que vous remettrez tout entier sous la coupe d'on ne sait quelle inconnue et faible Thébaine ! Votre oracle premier et dernier est porté par votre *Étrangère de Mantinée* : par elle et elle seule sont dites les plus belles choses !

Que les auditeurs, les anciens lecteurs de Platon n'en fussent point surpris, cela se comprend bien ; dans l'esprit des cultes antiques, le génie féminin tenait le rôle capital, non seulement, comme Cérès et Aphrodite, pour les symboles de fécondité et d'amour, d'intuition et de pitié, mais, comme Pallas et Diane, au plan supérieur de la sagesse et de la vertu. Tous les oracles

helléno-latins ont parlé par de rauques voix féminines. Platon s'accordait avec eux, sans se donner la peine d'y songer, lorsqu'il introduisait dans le *Banquet*, en l'y faisant sonner avec cette vigueur, l'esprit divin de la grande Médiatrice. Mais, en cédant à la mode religieuse de son temps et de son pays, est-ce que Platon s'accordait avec Platon lui-même, ou avec le Platon du *Banquet* ?

C'est la question, l'autre question. C'est la question qui nous confère le droit de souligner la différence et le contraste de la théorie avec la pratique. Celui qui ne raisonnait que de l'amour mâle n'aurait rien connu de l'amour, en fait, s'il ne l'eût appris de la Femme.

Je ne tire de là aucune conclusion. Mais comment ne pas souligner une singularité qui mérite tant de réflexions ?

Or, dans le droit fil du même sujet, il y a plus singulier encore ! Il y a la conséquence, disons au net la *suite* même, la *suite historique*, qui a été donnée, après un millénaire et plus, à la règle d'amour que Diotime a dictée.

Elle a dit, elle a vu qu'une inquiétude généreuse existe dans tous les hommes, comme un désir impatient de créer, d'engendrer ; mais toute fécondité leur est difficile dans la laideur, et c'est la Beauté qui la favorise. En présence de la Beauté, l'amour se dilate et s'épanouit, il s'ouvre, il se répand, cela est dit avec une crudité médicale. Ainsi la Beauté seule appelle à la vie. L'amour aspire à fleurir, à fructifier, à produire dans la Beauté, pour y vaincre la mort, afin de s'y survivre ! Il l'imité pour la rejoindre, il la copie pour s'y conformer, lui ressembler, la posséder. De là, un affinement graduel, un perfectionnement progressif des portions de l'humanité qui auront compris, obéi, pratiqué la beauté. Le goût d'engendrer dans le Beau est ce qui perpétue la race des hommes, comme toute race vivante. Mais c'est aussi ce qui relève et exalte la nôtre.

L'*alma Venus* préside au *genus omne animantum*³⁴, nulle autre ne le fait surgir aux lumières ; le fugace désir, le vague élan vers une immortalité naturelle est ainsi avoué, stimulé, couronné, c'est tout ce que peuvent, pour faire durer un être, les faibles forces mises à la disposition de la vie !

Mais auprès de la vie physique est la vie de l'âme. Eh bien ! l'âme navigue aussi sur « la mer immense du Beau ». La nature de l'âme est de s'élever de l'amour des beaux corps à celui des âmes plus belles, afin d'y concevoir, à son tour, dans le Beau, afin d'y enfanter belles idées, belles paroles, belles vertus, toutes magnificences qui seront capables d'obtenir et de recueillir, à leur manière, une autre immortalité, celle de la gloire. L'homme bien né ne peut que s'en éprendre, encore plus vivement que d'un beau visage, ou

³⁴ *Vénus nourricière* préside à toute l'espèce des êtres animés, citation tronquée du premier livre *De rerum natura* de Lucrèce. (N.D.É.)

s'y attacher plus passionnément qu'au détail des félicités d'une longue vie. L'âme se donne ainsi une postérité d'un ordre nouveau, et plus digne d'elle, qu'on l'appelle Sagesse, Prudence, Justice, Politesse, Civilisation, car Platon n'omet pas, dans son monde idéal, que le genre humain est distribué en corps de cités ; les cités seront affinées et polies comme l'homme même, au fur et à mesure que le myste d'amour s'y imprégnera mieux de l'influx immatériel des Beautés éternelles, alors que parvenu, de degré en degré, au souverain sommet de l'initiation, il les connaîtra toutes pures.

Dans la merveille de sa nature incréée et de son essence immuable, le Dieu du Beau dévoilera et révélera son bienfait. Bienfait auquel ont pris leur source tous les bons changements de la vie de l'homme. Améliorations, nées d'une envie ardente. Progrès, issus des appels de la Perfection.

Telle était la thérapeutique que Platon proposait aux *maladies du genre humain*. Peut-on en saisir le sens exact ? Tant qu'il vécut, il recommanda de ne pas s'en tenir à son enseignement écrit ; on ne connaîtrait sa pensée véritable qu'à la condition de l'avoir entendu la développer. Son souffle éteint, nous ne tenons plus que des cendres. Elles volent de toute part, plus ou moins refroidies.

Ce qui semble en avoir été perdu de vue le premier, c'est l'agile mise en rapport des idées et des choses, l'art des rapides ascensions verticales suivies de retours en flèche sur l'horizon, le mélange intime et profond de l'induction physique et morale avec le calcul logique, mathématique, déductif. Peut-être les vastes constructions encyclopédiques d'Aristote durent-elles absorber, puis offusquer cette partie des édifices platoniciens, de sorte que platoniser équivalut à se nourrir, principalement, des mythes du maître. Ses disciples orientaux montèrent dans sa tête et n'en bougèrent plus que pour dévider, comme une suite de processions éternelles, de nombreuses séries de généralités homogènes, filles de la même abstraction.

Cependant, ces extraits concentrés d'un Platonisme aérien devaient produire cet effet de libérer, en les séparant du système, quelques-unes de ses plus brillantes compositions, Idées subtiles, et par là propres à se faire ouvrir les esprits et les cœurs. Idées vives et chaudes, ce qui favorisait encore leur succès. Mais, par là même et en dépit de leur précision, idées animées d'une tendance à se dilater à l'extrême et à se fondre dans les images similaires, même à se confondre parfois avec des voisines un peu plus simples. En outre, le tour symbolique de leur poésie les incitait à revêtir une forme charnelle et personnelle, humaine ou divine, ce qui devait hâter la marche autant que faciliter les déviations, Tel dut être le succès de la dialectique de l'Amour, Sous le nom de Beauté, elle défiait aussi la Sagesse. Une doctrine qui donnait à la philosophie le sceptre du monde put facilement tendre à former un recueil

de préceptes d'éducation beaucoup moins généraux. On peut penser, rêver, quelle put être la fortune du merveilleux et très mystérieux *Objet* manifesté au terme de l'initiation : bel *Objet* qui tente et appelle le *Sujet* douloureux et troublé, qui répond. L'effort que celui-ci tente sur soi et sur le monde compose, à grand labeur, sa réponse, triste ou joyeuse, à l'idéale image dont les rayons excitent et inspirent les tâtonnements de sa vie, Une loi morale s'éveille donc ainsi, puis un système de réforme politique et sociale : pourquoi pas un code de courtoisie ? L'entité du Beau attractif et régulateur aura peu de peine à redevenir Beauté sensible, et bientôt Dame de Beauté. Le Principe se costumera en Princesse, et celle-ci, en rencontrant l'idée de la Vierge Marie, deviendra, sans grandes difficultés, cette Reine du choix, arbitre de la direction, motrice de l'assomption, qui prescrit l'escalade et conduit au Parfait.

Dès lors l'appareil de la chevalerie amoureuse, né des lyriques provençaux, déferera-t-il tout empire du cœur et de l'âme, de l'esprit et des mœurs, au sourire d'une Suzeraine assez accomplie pour animer ses serviteurs, les enflammer, les élever décidément au-dessus de tout ce que frappe son déplaisir ou son dédain. Les vertus de la terre, distinguées et rectifiées par Elle, seront mises en route vers la sphère supérieure. Ensuite, elles feront le parcours, canonique et théologique, des hauteurs graduées que révèle une Grâce, qu'entr'ouvre une Faveur : l'accès définitif du suprême Beau sera intercédé par la même médiatrice, *éternel féminin qui nous conduira jusqu'aux cieux*.

Ces idées se tiennent entre elles. Engendrées lentement les unes des autres, elles semblent, à peu près toutes, provenir de la trace que l'esprit platonicien avait laissée, comme son empreinte, sur l'esprit humain, alors même que les textes initiaux étaient perdus ou déformés : à la longue, le mythe de la pédagogue Diotime suggéra une sorte de Maîtresse d'amour, Lycénion³⁵ morale, qui suscita le rêve de Béatrice³⁶, celui de Laure³⁷, et de tant d'autres, sans en excepter Dulcinée de Toboso³⁸, ni la dame des Belles Cousines, mères d'épuration et d'ennoblissement, héroïnes des infinis romans-poèmes, en prose ou en vers, qui remplissent encore la Renaissance et notre dix-septième siècle, Corneille et Racine compris (non comprise, bien entendu, la sale maman de Warens³⁹ !). Le thème de l'amour instruit par la beauté est devenu irrésistible, inextinguible. Le sourire de Cervantès n'en peut venir à bout ni le

³⁵ Personnage de Longus, auquel sont attribuées les *Aventures de Daphnis et Chloé*, Lycénion est l'initiatrice à l'amour de Daphnis au livre III. Diverses œuvres, de Rodin à Ravel, avaient rendu le thème familier. (N.D.É.)

³⁶ De Dante. (N.D.É.)

³⁷ De Pétrarque. (N.D.É.)

³⁸ Dans le *Don Quichotte* de Cervantès. (N.D.É.)

³⁹ Allusion cette fois aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. (N.D.É.)

rire insultant de Schopenhauer et, par Goethe, voilà que Diotime, Hélène et Pallas sont restées les maîtresses du champ de bataille, Cette veine sublime est perpétuée dans les triomphes de Calendal et d'Esterelle⁴⁰ : « L'amour suprême est dans le sacrifice extrême », mais ce sacrifice est heureux, « le grand soleil monte, illumine, en procréant sans limite ni fin de nouveaux enthousiasmes et de nouveaux amours. »

Ainsi les plus fameuses contemptions⁴¹ de la Femme, faites de maladie, d'artifice ou d'orgueil, auront conduit, en fin de compte, à la diviniser ou tout au moins à la placer, pendant mille ans et plus, sur un trône qui n'est pas très différent d'un autel. Ce retour de justice en Gai-Savoir fera la merveille des siècles.

Platon l'a-t-il prévu ? Peut-on imaginer que cet esprit, si combattu et déchiré de tels contrastes, sous le voile brillant de sa fausse sérénité, n'ait pu tout au moins entrevoir cet effet du provignement⁴² de ses belles images ?

S'il est aventureux de rien affirmer de positif, la souveraine imprudence serait encore de nier.

Ce qui plane sur cette œuvre et sur cet esprit, n'est pas, à proprement dire, un doute. C'est un sourire. Un sourire mystérieux qui n'est pas ambigu. Ce qu'il nous laisse à présumer n'est peut-être pas ce qui importe le moins. Il nous conseille d'en assumer les risques : comme il dit, les beaux risques. Pour bien parler de lui, essayons de penser, s'il se peut, comme lui : ni il ne nous *embarque*, ni il ne *s'embarque* avec nous, quoi qu'on en ait dit ! Mais les naufrages qu'il a vus, et ceux qu'il a soufferts, ne le détournent pas de nous souhaiter des traversées meilleures, entreprises et mesurées sur de sages divinations. Le pilote est l'Amour. Un Dieu de beauté fait l'étoile. Si les îles heureuses⁴³ ont été englouties, pourquoi la fortune propice ne les ferait-elle émerger quelque jour à l'avant d'un navire bien construit pour y aborder ? Tout va et vient, tout se défait pour se refaire, sans qu'il soit légitime de rien opposer d'un peu sûr aux destinées platoniciennes, pleines de signes favorables. Dans toute la longue succession des purs philosophes, il n'y en a pas un qui ait conçu des mondes où tourne un plus grand nombre de Possibles amis.

⁴⁰ Héros du *Calendau* de Mistral. (N.D.É.)

⁴¹ Dédains. (N.D.É.)

⁴² Littéralement, *provigner* c'est marcotter la vigne en entaillant ses branches et en les couchant ou les fixant à terre pour qu'elles donnent de nouveaux pieds. (N.D.É.)

⁴³ Les *îles Fortunées* de l'antiquité, fabuleuses terres d'utopie par excellence où régnerait encore l'Âge d'or, et que certains humanistes voulurent localiser aux Canaries, ou que d'autres confondirent avec le Paradis terrestre. (N.D.É.)

Table des matières

I	4
II	7
III	10
IV	19
V	25